

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1926

Discours prononcé par M. Pierre SAYN, Professeur d'Anglais

Mes chers Amis,

Vers la fin du XIX^e siècle un petit volume intitulé *Alice au Pays des Merveilles* connut soudain, en Angleterre, une grande vogue et valut à son auteur la célébrité ; c'était tout simplement un conte de fées qu'un père, dans sa tendresse, avait composé pour sa fille, mais un conte de fées qui plaisait également aux grands et aux petits. La bonne Victoria elle-même se prit d'enthousiasme pour le livre ; elle invita l'écrivain au palais et lui arracha la promesse qu'il lui enverrait désormais toutes ses œuvres. A quelque temps de là, deux ou trois in-octavo arrivaient à l'adresse de la reine. Grande fut sa joie : le conteur charmant tenait parole. La désillusion n'en fut que plus brutale : les volumes une fois dépaquetés n'offrirent à l'appétit de la souveraine que formules mathématiques, signes algébriques, diagrammes et figures, mais pas la moindre satisfaction. Le magicien avait recouvré sa forme habituelle : il se montrait ce qu'il était véritablement : un mathématicien puissant mais impénétrable.

Je me suis trouvé, mes chers amis, dans une situation inverse, mais quelque peu comparable. Depuis que Monsieur le Proviseur, avec son amabilité coutumière, m'a investi des fonctions traditionnelles de Bouc Emissaire Annuel, en me chargeant d'un mal qui nous accable tous en ce moment,

*... mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir ... les universitaires ...*

le discours des prix, puisqu'il faut l'appeler par son nom, j'ai bien des fois éprouvé le désir de vous faire oublier un instant ma qualité de maître, et de vous transporter au pays des fées et des récits merveilleux, afin d'adoucir ma pénitence de ces dernières heures. Toute réflexion faite cependant, j'ai renoncé à cette fantaisie ; voici pourquoi : au cours de votre vie quotidienne d'élèves, vous témoignez à vos professeurs tant de réelle déférence et de sympathie respectueuse, qu'ils auraient mauvaise grâce à souhaiter une métamorphose. Je resterai donc, par votre faute, ce que je suis tout le reste de l'année, et je profiterai des moments dont je dispose aujourd'hui pour compléter mon enseignement – plus ou moins adapté à cet auditoire élargi – en vous parlant d'une des plus hautes figures de l'Angleterre contemporaine, d'un des très grands hommes de notre époque, Sir James George Frazer.

Si je m'adressais à Monsieur le Président, à vos parents ou à mes collègues, je ressentirais quelque gêne à leur offrir en guise de nouveauté l'œuvre d'un savant et d'un écrivain aussi universellement réputé ; avec vous, j'ai les coudées franches ; mon expérience personnelle, je

vous le déclare sans malice, m'ayant appris que l'on pouvait parfois compter sur votre ignorance. Voyez, en effet, j'ai beau prononcer de toutes les manières, Frazer, Frazer, ce nom n'éveille pas grand écho chez la plupart d'entre vous. Voilà donc qui me justifie et m'encourage davantage à vous le faire connaître et, je l'espère, admirer et aimer.

L'entreprise sera facile si, laissant provisoirement de côté l'œuvre et la personnalité du savant, je vous présente tout d'abord Sir James George Frazer comme l'un des meilleurs et des plus sûrs mis de la France.

Il est des amitiés de toutes sortes : dans leur sollicitude indéniable, les uns conseillent, les autres critiquent, les autres morigènent et gourmandent ; d'autres aussi, sans criaileries ni tapage, réconfortent, soutiennent et apaisent ; aux heures lourdes de découragement, de doute et presque de révolte, elles apportent le baume bienfaisant de leur sympathie réfléchie, de leur compréhension profonde que ne peuvent troubler ni les apparences trompeuses, ni les préoccupations politiques ou matérielles ; l'amitié de Frazer pour la France est de celles-là. Sans entrer ici dans la discussion de la grave et délicate question des dettes de guerre, je tiens à vous en donner pour preuve la lettre qu'il adressait il y a quelques mois déjà à ses compatriotes, lettre où s'expriment à l'égard de notre pays, avec une solennité émouvante, des sentiments d'affection d'une noblesse et d'une élévation rares. J'en citerai quelques extraits seulement. Ecoutez :

« ... Si l'on mettait en balance la dette que la France a contractée envers nous, et celle que nous avons contractée avec la France, nous croyons que l'on serait amené à reconnaître que c'est nous, Anglais, qui avons contracté une dette écrasante et non la France. Au chapitre de la dette, il faut inscrire, en effet, non seulement les sommes d'argent dépensées, mais aussi tous les sacrifices consentis par les deux nations pour obtenir une victoire commune ... Nous devons à la France la survivance non seulement de notre empire, mais de notre indépendance nationale ... Voici la véritable dette que nous avons contractée envers la France ... Elle ne saurait être évaluée en argent. Ce serait faire insulte à nos alliés que de laisser croire que par l'annulation de la dette financière qu'ils reconnaissent, nous pourrions effacer les obligations infinies que notre génération et les générations futures ont contractées envers leur pays. La France n'est pas un Judas qui accepte de l'or en paiement du sang. Cependant, si nous annulions cette dette en argent, si nous déchirions les bons et tous les documents, quels que soient leurs noms, qui la rappellent, nous reconnaitrions au moins ainsi notre dette de gratitude et la nation française apprécierait hautement ce geste ... »

Il est superflu d'insister ; tout commentaire risquerait d'affaiblir la portée de ce message généreux.

Peut-être découvrirez-vous avec moi, dans ces paroles de justice et de réparation, l'espoir d'une plus intime et confiante solidarité à venir entre nos deux nations qu'unissent déjà tant de liens sacrés. N'avons-nous pas en effet le droit de reconnaître en Frazer, suivant la belle expression de Carlyle son compatriote, un de ces héros-poètes ou penseurs, consciences du monde, qui discernent d'un regard aigu la vérité naissante, alors qu'elle est encore noyée dans les brumes de l'horizon, l'annoncent aux peuples, en préparent la venue et le triomphe ? Je suis pour ma part d'autant plus enclin à le penser que les exhortations de l'amitié concordent étrangement avec les enseignements de la tradition historique de la Grande-Bretagne. Le reine Elisabeth elle-même, dont la parcimonie passe pour établie, ne renonça-t-elle pas, sur avis de ses grands ministres habituels, à réclamer aux Pays-Bas les sommes très importantes qu'elle leur avait

prêtées pour soutenir la lutte contre l'Espagne, car elle considérait que les sacrifices de toutes natures consentis par ce pays avaient amplement remboursé son royaume ?

Quoi qu'il en adviene, nous saurons toujours, nous Français, conserver à Frazer une place dans nos cœurs et notre souvenir.

Mes chers amis, le souci de justice et de vérité qui éclate avec une telle évidence dans la lettre dont je vous ai lu quelques passages, et qui donne à ce témoignage toute sa valeur, transparait dans les moindres actes de ce savant ; il les manifesta avec la même force et la même conscience dans son œuvre entière, en tête de laquelle on pourrait inscrire en épigraphe cette fière devise que j'emprunte à l'un de ses ouvrages : « Quoi qu'il puisse advenir, et si loin qu'elle puisse nous mener, prenons pour signe et pou étoile la seule vérité : *hoc signo vinces !* »

C'est de cette œuvre que je voudrais à présent vous dire quelques mots trop brefs, hélas, pour son importance ; elle est considérable, en effet, tant par le nombre des volumes qui la compose et qui ne cesse de s'accroître avec une régularité et une fécondité admirables, que par la multitude et la diversité des ressources mises en jeu, et les vastes perspectives qu'elle ouvre à nos esprits émerveillés.

Devant un si majestueux édifice, M. Delacroix n'a pas hésité à rappeler les Sommes du Moyen-âge, où toute la moisson intellectuelle d'une époque se trouvait comme engrangée. Nul terme de comparaison ne saurait mieux convenir à l'œuvre de Frazer, qui prenant pour objet l'homme de tous les pays, de toutes les races, à tous les degrés de la civilisation ou de la barbarie, à toutes les périodes de l'histoire, et s'efforçant de démêler l'évolution de sa pensée à travers les conceptions successives qu'il a pu se faire du monde sensible et de sa place dans la nature, embrasse pour ainsi dire dans ses recherches l'ensemble des connaissances humaines.

Entreprise gigantesque et grandiose, dont l'intérêt passionnant est universel. Vous-mêmes, mes chers amis, à votre insu, vous vous engagez dans des voies analogues, lorsque vous tentez d'imaginer ce que seraient les étonnements et les réflexions d'un gamin d'autrefois s'il se trouvait soudain transporté dans le tumulte de votre Paris, ou que, par un travail inverse et déjà plus sérieux, vous essayez de vous représenter ce que pouvait être, il y a deux ou trois mille ans, la vie d'un jeune Grec ou d'un jeune Romain. Seulement, dans votre effort d'évocation, vous êtes uniquement attirés par le côté superficiel de ces situations, comme ont été séduits avant vous, par les mêmes apparences pittoresques, les auteurs du *Roman de la Momie* ou de *Quo Vadis ?* et tant d'autres romanciers qui prêtent à leurs personnages antiques une intelligence des choses comparable à la leur ; comme eux, vous vous promenez au milieu des coutumes, des croyances et des mythes de ce passé lointain, vous leur découvrez des charmes artistiques, historiques ou poétiques, sans songer à en rechercher la signification profonde et la véritable valeur. Frazer au contraire, derrière les différences de civilisation, et grâce à leur témoignage, s'attache à découvrir les différences de pensée qui les éclairent.

Les différences, les hommes ont été lents à en concevoir l'idée ; elles existent pourtant ; après les travaux de ce grand savant, il est aujourd'hui facile de les mettre en lumière. Des exemples vous en convaincront. Le nègre du centre de l'Afrique qui voit la guêpe géante des forêts tropicales suspendre aux branches des arbres son nid conique et le garnir de mouches et de vermisseaux, reste confondu, quand, au bout de quelques semaines, s'échappe de ce rayon

abandonné, non pas une mouche ou un ver, comme il lui paraîtrait logique, mais une guêpe identique à la première. La transformation lui semble surnaturelle. Il vénère en conséquence la guêpe comme divine et créatrice. Son esprit naïf revêt d'une explication que nous jugeons d'emblée inadmissible l'opération très ordinaire que constituent la ponte d'un œuf, l'éclosion d'une larve et sa métamorphose, et du coup, les relations entre l'homme et l'insecte se trouvent bouleversées.

Continuons le démonstration. Quand vous avez mal à la gorge, pour vous guérir, crachez-vous dans la bouche d'une grenouille ? Plantez-vous un clou dans la porte ou le mur pour y fixer la maladie et la mettre hors d'état de nuire, lorsqu'elle entre dans votre maison ? un fermier, pour activer la croissance de ses récoltes laisse-t-il pousser ses cheveux et sa barbe ? Se livre-t-il à des bonds prodigieux ? Non, cela va sans dire. Pourtant toutes ces pratiques ont jadis été courantes ; les hommes les accomplissaient avec un sérieux et une bonne foi qui ne souffrent pas le moindre doute. Ils apercevaient donc entre leur acte et le but qu'ils se proposaient un rapport de cause à effet que notre esprit est aujourd'hui incapable d'y découvrir.

Voulez-vous des exemples plus proches de nous ? Il vous est arrivé, dans votre jeune âge, de cacher une de vos dents de lait à l'entrée d'un trou de souris ; vous espériez que votre mère y substituerait quelque friandise. Or, votre geste répétait exactement celui d'un ancêtre lointain et oublié qui lui, en agissant de la sorte, poursuivait une toute autre fin : il voulait s'assurer une dentition aussi parfaite que celle des souris. Si l'attitude semble identique, le raisonnement qui vous la dictait à chacun était absolument différent. Ce cas nous permettra de concevoir comment il se fait que les coutumes, lorsqu'il leur arrive de survivre à la pensée dont elles sont nées, et de persister dans une époque de civilisation plus avancée, ne le font qu'au prix d'une transformation qui les met en harmonie avec le nouveau milieu intellectuel ; ceci s'appliquerait entre autres à la bûche de Noël, aux feux de la Saint-Jean, aux fêtes du Carnaval, au gâteau des Rois, célébrations qui vous sont bien connues, mais dont vous n'avez jamais sans doute soupçonné le sens originel.

La cause est entendue, je le suppose. A l'évolution matérielle des sociétés a correspondu, vous vous en rendez compte, un e évolution parallèle de la pensée. L'exploration de la mentalité des générations successives, à travers toutes les phases de leur développement, présentera donc une importance capitale et un intérêt sans pareil : elle nous révélera l'origine de bien des institutions, éclairera bien des croyances.

Voilà l'étude à laquelle Frazer a consacré sa vie entière. Au prix d'un labeur écrasant, grâce aux ressources de toutes sortes de son érudition inépuisable, à la discipline rigoureuse qu'il s'est imposée ; grâce à l'initiative et à l'audace dont il a fait preuve en introduisant dans ses recherches la méthode comparative qui devait s'y révéler d'une telle fécondité, il a contribué dans la plus large mesure à créer une science nouvelle : l'anthropologie ; aussi, les nombreux savants du monde entier qui poursuivent aujourd'hui la besogne s'accordent-ils à saluer en lui l'initiateur et le maître.

Réfléchissez à ce qu'était la tâche : à la fragilité des renseignements que nous possédons sur les périodes même les mieux connues de l'antiquité ; à l'état fragmentaire et incertain de nos connaissances sur tant de peuples du globe, surtout lorsqu'il s'agit de remonter un peu dans le passé ; à notre ignorance presque complète du sauvage ; songez aux rajeunissements, aux

restaurations constantes que les époques successives ont fait subir aux pratiques, rites et croyances vieilles, à mesure que s'usait et s'effaçait leur sens originel ; songez aussi aux rapprochements et aux confrontations perpétuelles et délicates auxquelles le savant a dû se livrer ; à la masse des documents à dépouiller : littératures anciennes et modernes, récits mythologiques, folklore de l'univers, relations d'explorateurs, de navigateurs, de missionnaires – tout ce qui de près ou de loin, directement ou indirectement, était susceptible de fournir un témoignage sur les modes de pensée d'une époque ou d'un peuple, et alors vous vous rendrez compte non seulement de l'importance de l'œuvre accomplie, mais aussi, et surtout de la grandeur de l'homme qui l'a conçue et menée à bien.

Cette grandeur, que mes faibles paroles ne peuvent exprimer en termes suffisamment suggestifs, vous la sentirez de façon poignante, au Musée du Luxembourg, devant le buste si vrai où Bourdelle a gravé dans le bronze de façon impérissable les traits de sir James Frazer ; en présence de ce front puissant, de cette tête socratique, massive et lourde, que son poids semble incliner vers le sol, des lèvres minces et comme crispées, se dévoileront à vous les qualités maîtresses de son esprit : intelligence concentrée, ténacité patiente, force contenue. Vous ne verrez malheureusement pas l'admirable limpidité des yeux pers : mieux que les lignes du visage, ils vous auraient révélé le génie philosophique du penseur qui a su organiser et interpréter la masse chaotique des faits, fixer les lois auxquelles a obéi dans sa lente évolution la pensée humaine, et retrouver les différentes étapes qu'elle a dû franchir dans son ascension, de la magie primitive à la religion naturelle des Grecs, des Romains ou des Polynésiens, pour atteindre ensuite à une connaissance plus rationnelle et scientifique du monde.

Le temps me manquerait pour examiner, si succinctement soit-il, les différents ouvrages qui constituent l'œuvre frazérienne. Il en est un cependant dont la renommée est désormais trop vaste pour que je ne lui réserve pas une petite place ici : je veux parler du *Rameau d'Or*.

Le thème en est bien connu : Sur les bords paisibles du lac de Némi, s'élevait à l'aube de la civilisation latine un temple consacré à la Diane des Bois ; un prêtre – le prêtre de Némi – gardait le sanctuaire. Il portait en même temps le nom de Roi des Bois. Quiconque après avoir cueilli dans le bosquet sacré une certaine branche – le Rameau d'Or – parvenait à mettre à mort le prêtre, s'emparait du même coup de son titre et de ses fonctions, et régnait à son tour jusqu'à ce qu'un nouvel agresseur vint mettre un terme à sa carrière.

De telles coutumes n'avaient certainement pas pris naissance dans l'imagination de ceux qui les rapportent. Frazer entreprit d'élucider les intentions primitives qu'elles dénotaient : l'enquête à laquelle il se livra dans ce dessein s'élargit de plus en plus, jusqu'à former les douze volumes actuels du *Cycle du Rameau d'Or*.

Tenter de résumer en dix lignes un ouvrage aussi vaste, autour duquel, suivant l'expression de M. Delacroix, « murmure l'immense forêt mythique », serait une présomptueuse gageure. J'aurais beau vous rapporter les solutions que propose l'auteur aux différents points du problème, vous dire que le magicien, le faiseur-de-pluie des sauvages, fut le premier roi, et qu'ainsi la royauté prit naissance dans la magie et la prêtrise ; vous expliquer que le prêtre-roi du Bois de Némi passait pour personnifier une divinité de la nature et de la végétation dont il réglait le cours ; que sa mise à mort violente avait pour unique objet de le soustraire aux atteintes de la vieillesse et de la maladie – car son affaiblissement aurait eu sur la nature et la végétation

des répercussions désastreuses ; et que le Rameau d'Or – la branche de gui arrachée sur l'arbre par le meurtrier avant son attentat, représentait l'âme extérieure du dieu humain, prêtre et roi, placée ainsi dans une sécurité relative hors de son habitacle vulnérable et mortel, - j'aurais beau vous dire tout cela que l'essentiel fera toujours défaut. Il faudrait que, vous conduisant pas à pas, à la suite de Frazer, à travers tous les cultes de la végétation et tous les mythes qui s'y rattachent – Adonis, Atys, Osiris ! – et vous rendant les témoins de ses laborieuses et persévérantes recherches, je pusse vous montrer avec quel art, avec quelle science, sous les restes délabrés d'une institution surannée, il parvient à retrouver une à une les pensées qui ont présidé à l'établissement de la coutume, et à en reconstituer, maille à maille, le long enchaînement. Il ne m'est pas possible de le faire ici.

Contentons-nous donc de recueillir les enseignements les plus frappants, d'une portée philosophique générale, qui se dégagent de cette longue étude du passé.

Si nous réfléchissons à la suite ininterrompue de sottises, de pratiques absurdes ou criminelles, de rites grossiers ou cruels, accomplis en pleine assurance, qui jalonnent la vie des hommes au cours des époques primitives, nous serons amenés à penser avec Frazer que la vérité dont nous croyons être maîtres aujourd'hui, est peut-être plus ou moins illusoire et éphémère ; et que les générations éprouveront sans doute à notre égard la pitié et la commisération que nous ressentons pour nos lointains ancêtres. Et de cette grande leçon d'humilité nous tirerons des conseils de sagesse et de tolérance.

Ne nous abandonnons pas cependant au découragement. Un examen plus attentif nous convaincra que tout n'est pas scories et cendres dans ce passé ; malgré les apparences, les efforts inlassables du sauvage pour atteindre à la vérité n'ont pas été stériles et vains ; à lui, plus encore qu'à nos prédécesseurs immédiats, doit aller notre reconnaissance ; à lui et à tous ceux qui, au cours des premiers âges, au prix d'une expérience douloureuse, « ont acquis toutes ces notions fondamentales de notre esprit que nous sommes enclins à considérer comme intuitives et innées, et qui nous les ont laissées en héritage ». « car nous sommes comme les héritiers d'une fortune qui aurait été transmise de père en fils depuis tant de siècles que le souvenir de ceux qui l'ont amassée s'est perdu dans la nuit des temps. »

A travers la belle formule où s'exprime en termes inoubliables cette émouvante pensée, vous entreverrez les qualités d'une langue colorée et imagée dont la douceur enveloppante possède une séduction secrète. Frazer est en effet un écrivain de race ; en même temps qu'une œuvre scientifique grandiose, il a édifié une œuvre littéraire solide et durable. Il possède le don magique de traduire sa pensée en métaphores et comparaisons, de la rendre pittoresque et concrète ; il possède aussi celui d'évoquer avec leurs tonalités les plus discrètes et leur atmosphère spéciale les scènes et les lieux. Paysages de Grèce, avec quelle délicate minutie il a su vous peindre, lorsqu'il suivait les traces de Pausanias, et vous, montagnes et rochers du Liban, terre de Palestine ! Et toi aussi vaste et solennelle cour d'honneur de Trinity College, à Cambridge, avec ton jet d'eau bavard et tes murmures d'orgues.

Aux yeux du critique, l'origine écossaise de Frazer suffira sans doute à expliquer la poésie latente de cette prose comme elle expliquera l'aisance familière du conteur qui sait réveiller les légendes d'autrefois, leur communiquer une vivacité et un attrait renouvelés, tandis que son humour sans aigreur délicatement en souligne les naïvetés. Mais seule la compréhension large

du philosophe, sa bienveillance et sa tolérance sans bornes, son détachement presque surhumain, pouvaient communiquer à ce style la calme sérénité des choses éternelles qui s'y reflète.

Mes chers amis, nous avons passé bien rapidement à travers une œuvre immense ; j'aurai cependant réalisé mon dessein, si j'ai pu graver assez profond en vous pour qu'il ne s'oblitére plus, ce nom illustre qu'à titre de Français et de membres adolescents d'une élite vous n'avez pas le droit d'ignorer.

Vous me permettrez deux mots encore : La France n'a pas été trop lente à témoigner à Sir James George Frazer l'admiration et la reconnaissance qu'elle lui doit. En 1921 et 1922, il recevait le titre de Docteur Honoris causa des Universités de Paris et de Strasbourg ; en 1925 il entrait, comme Membre correspondant à l'Institut, et enfin, au mois d'avril dernier, le Gouvernement français lui faisait remettre par les soins de notre ambassadeur à Londres, la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur. Vos jeunes esprits sensibles aux faits plus qu'aux longs discours saisiront toute la valeur symbolique de ces distinctions. Pourquoi me direz-vous peut-être, ne pas m'en être tenu à ce simple énoncé ? Je vous répondrai : d'abord, la tradition veut que l'on conserve les rites anciens, même lorsque leur sens s'est un peu obscurci ; et puis, et surtout, c'eût été de ma part renoncer à la joie et au privilège d'offrir publiquement à Sir James George Frazer ce modeste témoignage de mon admiration infinie et de ma respectueuse vénération.

Pierre SAYN

(1892-)

Agrégé d'anglais (1919)

Professeur à Buffon (de 1925-1926 à 1956-1957)